

COMPTE PROPORTIONNÉ AU CRIME



Le client. — Votre compte, c'est un vol !
L'arorat. — Mais c'est pour un vol aussi que vous alliez en prison sans moi.

LA PETITE PRINCESSE

Quand j'étais petit garçon, j'aimais une petite fille.

Si elle était gentille ? — Puisque je vous dis que je l'aimais !

Nous avions pour jeu favori celui du prince et de la princesse, entièrement de notre invention, mais aussi entièrement inspiré par le souvenir, par des réminiscences des jolis contes bleus que nous avions les ou qu'on nous avait contés.

Je vais vous expliquer cela.

Elle était la princesse, j'étais le prince.

Monté sur un cheval bai, fringant autant qu'imaginaire, en courant dans le jardin je rencontrais la princesse, fière sur sa blanche luquénée, belle autant qu'imaginaire.

Et nous nous saluions, moi galamment, elle superbement.

Je passais ; je me livrais à une chisse fantastique contre des animaux non moins fantastiques. Tout à coup un grand cri : je courais, je bondissais vers la petite princesse, qu'un géant, un affreux géant tentait d'enlever.

Je dégainais mon glaive d'or, représenté par un minuscule sabre de bois ; je frappais à coups redoublés sur l'infâme ravisseur, qu'après maintes estocades je laissais pour mort à mes pieds.

Triomphant, je ramena la princesse au roi son père, figuré par un polichinelle quelconque, et là, m'agenouillant, je demandais au majestueux potentat la main de sa fille.

Après m'avoir cordialement donné l'accolade, le roi m'agréait pour son gendre, mais me faisait entendre qu'il fallait, par d'autres travaux héroïques, mériter mon bonheur. J'avais à me concilier la bienveillance d'une méchante fée, dont l'hostilité, me disait-il, pouvait nuire à sa fille, ma fiancée. Incontinent je brandissais mon épée, jurant de vaincre ou de mourir.

Puis je prenais congé.

Désolée, ma belle, mon aimée petite princesse me jetait un long regard d'adieu ; je partais.

Je chevauchais parmi les plaines (ordinairement une vaste prairie dépendant de la propriété), parmi les monts (taupinières ou meubles de foin) ; je franchissais des torrents (rigoles ou fossés), des fleuves et des mers (flaques de boue laissées

par la dernière averse ; à défaut, un sentier côtoyant la prairie se chargeait du rôle muet des océans).

Mais j'avais beau chercher : le silence seul me répondait, la solitude seule s'offrait à mes regards anxieux.

Et, sous un arbre, je m'asseyais pour rêver.

Oh ! ces moments, ces moments de calme méditation !

L'air sentait si bon, le soleil était si radieux ! et si vagues, si subtils étaient les bourdonnements des papillons, des abeilles, des mouches et des guêpes !

Je songeais à ma bien-aimée ; je sentais que je l'aimais beaucoup, beaucoup ; et je comprenais qu'aimer c'est très amusant.

Un oiseau chantait sur l'arbre à l'ombre duquel je

reposais ; il me parlait de ma chère princesse (je ne connaissais pas encore *Siddriel*, pourtant !).

Je me levais et, soudain, je voyais devant moi, au galop, passer celle que je cherchais, la fée cruelle qu'il me fallait réduire. Je la regardais courir (car il fallait lui laisser prendre du champ !) ; puis, ayant enfourché mon destrier, invisible pour les profanes, auquel j'adressais une phrase d'encouragement, je donnais de l'éperon.

Plus vite ! plus vite ! plus vite ! Mon impétueuse allure s'accélérait ; il m'arrivait parfois de tomber et d'entendre au loin la mauvaise fée rire aux éclats de ma chute ; mais, tenace, je me relevais et repartais au galop, plus vite ! plus vite ! plus vite !

Poussant un cri de triomphe, j'atteignais enfin la méchante, car mes petites jambes étient néanmoins plus longues que les siennes. La fée se couvrait la face d'un voile d'or resplendissant (représenté par un mouchoir de poche) : la saisissant par la main, pour qu'elle ne pût m'échapper, je me jetais à ses genoux, et la priais, la suppliais de devenir la protectrice de ma fiancée, loin de qui je me mourais. Elle y mettait des façons ; j'insistais, je larmoyais, je menaçais : tant et si bien que, persuadée, la fée me donnait sa formelle promesse, et se dévoilait.

O miracle ! la fée n'était autre que ma petite princesse elle-même :

“Prince, j'ai voulu vous éprouver, savoir si vous m'aimiez véritablement, si vous étiez capable d'entreprendre pour moi les aventures les plus périlleuses, sans découragement comme sans inconstance...”

Et, ravis de bonheur, nous galopions l'un à côté de l'autre, pour regagner le merveilleux palais (la tonnelle du jardin) où, toujours impassible, nous attendait le pantin-roi.

Il ne restait qu'à célébrer la noce. Et quelle fête ! Pour moi, ayant au bras ma mignonne épousée, il me semblait, positivement, que je sentais des ailes pousser à mes épaules.

Les musiques éclataient sur notre passage ; les acclamations du peuple enthousiaste (peuple idéal s'il en fut !) auquel nous donnions de larges aumônes, saluaient notre hymen.

Et presque toujours à cet instant on entendait la cloche annoncer le dîner. Songez quelle joie ! D'une démarche pompeuse, nous faisions notre entrée dans la salle à manger ; et, durant tout le repas, nous conservions notre rêve d'être assis au festin royal, à la solennité nuptiale, en l'honneur du prince et de la princesse unis à jamais.

Dans années se sont passées ; le petit garçon est un homme.

Et la petite princesse ?

Je n'étais pas riche ; elle l'était...

La petite princesse épousa un banquier.

Moi, j'épousai la tritresse...

EUGÈNE CHANCHE.

MINES D'ARBRES

Il y a, dans le Haut-Tonkin, une singulière espèce de mines : les “mines d'arbres.”

A une date qu'il serait malaisé de préciser, un cataclysme quelconque a bouleversé un sol couvert de forêts. Des troncs d'arbres, dont quelques-uns n'ont pas moins de trois pieds de diamètre, furent ensevelis dans un terrain sablonneux où ils se sont très bien conservés à des profondeurs variant de six à vingt-quatre pieds.

Ces arbres sont mis à jour et exploités selon les besoins. Les planches très dures qu'on en tire sont généralement exportées en Chine, où l'on s'en sert pour la confection des cercueils de prix.

Il y a également en France une “mine d'arbres.” C'est l'ancienne forêt de Seissy, près de Dol, en Bretagne. Une inondation de la Manche renversa cette forêt, il y a plus de mille ans et la recouvrit de sable et de vase. On en extrait encore maintenant des bois d'une extrême dureté dont on peut faire des meubles ayant la nuance et le poli de l'ébène.

DE SON SIÈCLE



La maman, qui a décidé de mettre bibé en pantalon. — Vois, cher, comme il va être superbe, ton premier pantalon !
Bibé. — Pouah ! Tous les petits garçons vont rire de moi ; il n'y a pas de poche pour le revolver.